UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI
(UAC)
****

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
(FASHS)
****

DEPARTEMENT DE LA PHILOSOPHIE
(DPH)
****

MEMOIRE DE LICENCE

LA QUESTION DU NIHILISME DANS LA *GÉNÉALOGIE* DE LA MORALE DE NIETZSCHE

Réalisé par :
Dayouabi NAGASSI

Encadré par :
Assane MAHAMANE
Enseignant à l'UAC

Sous la direction de :
Eustache Roger Koffi ADANHOUNM E
MC/CAMES/ UAC

Année académique: 2021-2022

A

→A mon père Kassa NAGASSI

→Ma mère Gnipanga NOUANDI

Remerciements

A l'issue de ce travail de recherche, qu'il me soit permis de rendre un hommage particulier aux Professeurs Assane MAHAMANE et Eustache Roger Koffi ADANHOUNME, respectivement encadreur et directeur de ce mémoire, qui n'ont eu de cesse à m'encourager et à me motiver par leur suivi régulier.

Je remercie tous les professeurs de la FASHS en général et ceux du département de philosophie en particulier pour avoir contribué à ma formation.

Que ma chère épouse Céline SANWEKOUA, trouve satisfaction dans l'aboutissement de ce travail de recherche.

Je remercie par ailleurs, distinctement les parents et amis dont le soutien et les encouragements m'ont été d'un grand réconfort.

Il s'agit entre autres de:

- ✓ Mon frère Georges D. NANTEKOUA pour tout ce qu'il fait pour moi.
- ✓ Mon frère Kadri G. NANTEKOUA
- ✓ Lydia Y. KIATTI Epouse NANTEKOUA pour son appui quotidien
- ✓ Placide D. NAGASSI
- ✓ Emmanuel D. TOUBOUDIENI pour ses conseils

Je remercie enfin tous ceux dont les noms ne sont pas mentionnés ici mais qui ont été d'un grand soutien pour moi durant la réalisation de ce mémoire.

Merci et que Dieu vous bénisse !

Résumé

Depuis toujours, l'homme vit dans le monde avec la conscience de son insuffisance. Il souffre de ce manque et cherche la solution à ce problème. C'est pour cela qu'il se laisse guider par les principes d'ordre moral et religieux. Or, non seulement il n'a pas la maîtrise de ces principes mais encore d'autres formes de souffrance en naissent, s'ajoutant ainsi à sa souffrance de départ. Alors la souffrance humaine devient pire et l'homme ne sait plus à quoi se donner. Face à ce problème crucial, le recours à la recherche de l'origine de la souffrance humaine et à l'étude de la généalogie des valeurs sont nécessaires. Cela permet d'une part, de connaître le réel problème de la souffrance humaine et d'autre part, de dévoiler la véritable origine des valeurs morales et religieuses. Cette origine permettra à l'homme de ne plus se faire des illusions sur les principes qui constituent le guide de sa vie. Aussi, la généalogie des valeurs permet de savoir véritablement ce que sont que les valeurs sur lesquelles l'homme fonde son action. Tout ceci permettra à l'homme de savoir se conduire dans le monde afin de bien poursuivre sa recherche du bonheur.

Mots clés: Valeurs morales ; Nihilisme ; Suprasensible.

Abstract

Ever since, man has lived in the world with the awareness of his insufficiency. He suffers from this lack and seeks the solution to this problem. That is why he lets himself be guided by moral and religious principles. But not only does he not master these principles but other forms of suffering are born; adding to his suffering from departure. Then the human suffering becomes worse and the man does not know what to give himself. Faced with this crucial problem, the search for the origin of human suffering and the study of the genealogy of values are necessary. This allows on the one hand, to know the real problem of human suffering and on the other hand, to reveal the true origin of moral and religious values. This origin will allow man to no longer delude himself about the principles that constitute the guide of his life. Also, the genealogy of values makes it possible to really know what the values on which man bases his action are. All this will enable man to know how to behave in the world in order to pursue his pursuit of happiness.

Key words: Moral values; Nihilism; Suprasensible.

Sommaire

INTRODUCTION 5

Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et Présentation de *La Généalogie de la morale* de Nietzsche 6

1.1- Clarification conceptuelle 6

1.2. Présentation de *La Généalogie de la morale* 12

Chapitre 2 : Le nihilisme dans la *Généalogie de la morale* de Nietzsche 16

2.1- Les valeurs du nihilisme 16

2.2- La mauvaise conscience 23

Chapitre 3 : Portée et Limites de la philosophie nietzschéenne du nihilisme 37

3.1- La Portée du nihilisme chez Nietzsche 37

3.2- Les Limites de la conception nietzschéenne du nihilisme 40

CONCLUSION 44

INTRODUCTION

L'une des valeurs cardinales qui gouvernent l'action humaine est la morale. Cette dernière s'intéresse à la vie pratique de l'être humain en lui montrant ce qui est bon et ce qui est mauvais. Elle est assimilée à la *« théorie raisonnée du bien et du mal, éthique»*.[1] Ainsi, l'homme en tant qu'être de la nature, commence d'abord par vivre en obéissant à ses instincts naturels avant de s'éveiller et de prendre conscience de lui-même et de ses actes pour enfin s'interroger sur sa manière de vivre. Ce dernier obéit ainsi à un certain nombre de règles morales faisant de lui, un être exemplaire. De ce fait, on peut concevoir la morale comme quelque chose d'universelle. Et c'est d'ailleurs pour mieux appréhender cette notion de morale que nous nous intéressons à la *Généalogie de la morale* de Nietzsche.

Dans son ouvrage la *Généalogie de la morale*, Nietzsche expose les traits caractéristiques de cette morale dans une certaine hiérarchie. Ses réflexions dans ce domaine le conduiront à développer plusieurs concepts comme le bon, le mauvais, le méchant, la vertu, la volonté, la puissance et j'en passe. Et pour mieux se faire comprendre, notre auteur va se pencher sur la morale chrétienne. Cette dernière sera qualifiée de nihiliste car elle semble s'opposer à elle-même. Nietzsche la considère comme contradictoire, c'est-à-dire ce qui n'a pas de sens parce que les fins lui manquent. *«Une telle contradiction en soi, telle qu'elle semble se manifester chez l'ascète : « la vie contre la vie», cela va déjà de soi, est pur et simple non-sens, en terme physiologique et non plus psychologique »*.[2]

Le choix de notre sujet de recherche intitulé *Le nihilisme dans* la *Généalogie de la morale de Nietzsche* se situe dans la perspective d'analyse du nihilisme comme négation de la morale chez notre auteur. Plusieurs questions s'imposent à nous dans le cadre de cette étude : en quoi consiste le nihilisme et quelles en sont ses valeurs ? Que peut-on réellement retenir de la « mauvaise

[1] André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 3°éd., 2016, p 655.
[2] Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, Paris, éd. GF Flammarion, 1996, p. 136

conscience ? » Cette dernière ne peut-elle pas conduire à une prise de conscience véritable? La conception nietzschéenne du nihilisme ne présente-t-elle pas des insuffisances ?

Notre travail de recherche se focalisera sur trois axes principaux déclinés ici en des chapitres. Le premier nous permettra de clarifier les concepts de nihilisme et de morale et à présenter l'ouvrage *La Généalogie de la morale* de Nietzsche à travers ses grandes lignes et son résumé. Le deuxième abordera véritablement la question du nihilisme chez Nietzsche. A travers celui-ci, on parlera des valeurs du nihilisme comme la volonté de puissance, le dualisme entre le bon et le mauvais ; et la mauvaise conscience à travers le ressentiment de la faute et l'idéal ascétique. Et enfin, le troisième chapitre nous permettra de montrer la portée et les limites du nihilisme chez Nietzsche.

Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et Présentation de la *Généalogie de la morale* de Nietzsche

1.1- Clarification conceptuelle

a- Le nihilisme

Le nihilisme est de façon générale une *« doctrine d'après laquelle rien n'existe (d'absolu) (…). Doctrine d'après laquelle il n'y a point de vérité morale, pas de hiérarchie des valeurs. _ Etat de l'esprit auquel manque la représentation de cette hiérarchie, qui se pose la question : « A quoi bon ? » et, n'y peut répondre ».*[3] Selon Nietzsche, *« le nihilisme caractérise une période de la civilisation occidentale et désigne le phénomène spirituel lié à la mort de Dieu et des valeurs morales, ainsi qu'à l'idée que le devenir est sans but».*[4] Il désigne le fondement métaphysique des valeurs, une imagination mythique autour du vide, du néant. *« Selon cette logique du sentiment, dans toutes les religions pessimistes, le néant s'appelle Dieu.»*[5]

Les valeurs morales ne restent pas toujours les mêmes ; elles subissent des révolutions. En outre, l'être idéal est un pseudo-fondement et par là entraine la nullité des valeurs morales dont il engendre. C'est l'homme lui-même qui s'est doté du pouvoir de proposer un au-delà qui incarne le suprasensible alors qu'il n'a pas ce pouvoir. Ainsi, si le platonisme et le christianisme se sont imposés de façon définitive dans le monde, le constat est qu'ils n'ont jamais pu combler le vide creusé entre le réel et le suprasensible. L'homme se tient toujours devant ce vide et a toujours ce même besoin. Loin de combler les attentes de l'homme, les valeurs qu'engendrent le platonisme et le christianisme le dénaturent et le rabaissent. Par exemple, la démocratie, avec son principe d'égalité n'est pas de nature à rendre l'homme meilleur. Puisque tous les hommes sont égaux, même celui qui présente les défaillances physiques ou mentales est égal aux autres, qu'est-ce qui peut

[3] André LALANDE, *op.cit.,* p 681
[4] Jacqueline Russ, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, éd. Bordas, 2004, p 192.
[5] Nietzsche, *Généalogie de la morale*, *Op. cit*. , p. 152.

pousser l'homme à vouloir être supérieur et à poser des actions allant dans ce sens. Tout le monde s'installe alors dans le conformisme et il n'y a plus de progrès. Le travail aussi ne devrait pas être envisagé comme quelque chose qui sert l'homme jusqu'à sa libération.

Ne dit-on pas souvent que seul le travail libère l'homme ? Et on est amené à travailler à tel enseigne que le travail finit par nous absorber entièrement jusqu'à ce qu'on se demande si c'est le travail qui sert l'homme ou si c'est l'homme qui sert le travail. Il n'y a plus de temps pour faire autre chose qui ferait plaisir à l'homme. Le temps même est compté en argent. Les anglais disent : *time is money.* Si bien que c'est devenu une habitude et même une mode d'entendre souvent dire : je n'ai pas de temps ; je suis occupé. De plus, la parité entre l'homme et la femme est une haine de la femme contre la femme. En effet, dans la société, il existe de ces femmes qui ont raté leur vie, surtout leur vie au foyer. C'est elle qui, par la haine mènent souvent des luttes soi-disant contre la domination du sexe masculin sur le sexe féminin alors que le but de cette lutte est de détruire les foyers des femmes qui ont réussi leur vie. Nietzsche dit : *« Emancipation de la femme »_c'est la haine instinctive de la femme ratée, c'est-à-dire inapte à enfanter, contre la femme réussie, _ et le combat contre l' « homme » n'est jamais que moyen, prétexte, tactique. »*[6]

Imaginer quelle vie mèneront celles-ci sans foyers auxquels elles ont mis tout leur amour et dévouement à construire. Par ailleurs, la plupart des lois dans la société ne sont pas faites pour la suppression des crimes. Puisque, il y a des crimes que l'autorité de l'Etat condamne alors que le condamné voit de l'autre côté, commettre le même crime par cette même autorité au nom de la justice. S'il est interdit de tuer, pourquoi alors la peine capitale. La peine de mort suppose qu'il n'est pas vraiment interdit de tuer. De surcroit, ce ne sont pas uniquement des individus qui sont coupables. Une époque, une civilisation ou une société tout

[6] *Ibid.,* p. 99.

entière peut être coupable. C'est le cas d'une société qui prend quelque chose de très rare comme valeur suprême alors que la plus grande masse de sa population ne peut en disposer ; par exemple l'argent. Il est considéré de nos jours comme la valeur suprême dans les sociétés. Dans l'inconscient de l'homme d'aujourd'hui, le pauvre n'est rien ; il est mal vu et mal traité dans la société. Ce qui pousse tout le monde à vouloir devenir riche à tout prix. Par conséquent, les crimes deviennent fréquents au nom de l'argent.

Enfin, l'amour du prochain ou l'altruisme qui naît du sentiment de pitié qu'éprouve un individu pour son semblable qui se trouve dans les conditions extrêmes est, selon le philosophe, une forme déguisée de la volonté de puissance et de la haine. En fait, celui qui fait une œuvre sociale aux démunis se sent du coup conforter par cette action parce qu'il se voit déjà supérieur à celui qui la reçoit. Par contre celui qui reçoit une aide de son semblable a le sentiment de honte parce qu'il se voit rabaisser sur cet acte. Alors la pitié est un sentiment, un complexe de supériorité et non un sentiment d'amour. Aussi s'est-on demandé quel sentiment éprouve une personne quand elle dit : j'ai pitié de toi, à une autre personne qui l'énerve ? Cela ne veut-il pas dire : je déteste qui tu es ? et je ne voudrais jamais être comme toi ?

Pour finir, le christianisme n'a jamais donné à l'homme la satisfaction qu'il espère depuis des siècles. Il l'a même rendu plus malheureux qu'avant. Ces propos de Nietzsche le confirme : *« Si l'on veut par-là dire qu'un tel système de traitement a amélioré l'homme, je n'y contredis pas : sauf à ajouter que pour moi « améliorer » signifie… la même chose que « domestiqué », «affaibli », « découragé », « raffiné », « amolli », « dévirilis é » (donc presque l'équivalant de dégradé…) »*[7]. Les faits qui le prouvent sont manifestes. Derrière le désir de l'autre monde se cache tout un monde désenchanté et souffrant. L'homme, pour avoir écouté les enseignements de la morale

[7] *Ibid*., p. 161.

chrétienne, a fini par mépriser, nier le monde dans lequel il est condamné à vivre durant toute son existence et à désirer un monde parfait mais illusoire. Cela crée en lui un choc qui amplifie la douleur qu'il sentait auparavant, si bien qu'il est devenu malade de la plus grave de toutes les maladies qu'il existe. Vu ce constat, le christianisme est une doctrine qui lutte contre le bonheur de l'homme. Il est contre la vie de l'être humain. C'est donc un non-sens que de se donner à cette doctrine.

En conclusion, le nihilisme ici n'est pas égal au christianisme. C'est la philosophie du philosophe allemand Nietzsche qui attribue le nihilisme au christianisme. Parce que pour lui aucune valeur morale ne vient d'une autorité supérieure à l'homme. C'est l'homme lui-même qui se crée des valeurs et s'oblige à les respecter malgré lui. Il n'existe pas un être suprême qui donnerait des ordres aux humains. Il n'existe même pas d'ordre établi dans le monde en dehors de celui que l'homme lui-même lui donne. En fin de compte, l'homme est tellement libre si bien qu'il a le droit de vivre pleinement et dangereusement en profitant au maximum les plaisirs que lui offre le monde.

b- La morale

La morale est un mot polysémique puisqu'elle est utilisée à la fois au singulier et au pluriel. Dans un premier sens, ce mot désigne un adjectif ; et dans un second temps, il est utilisé comme un substantif. En effet, le mot morale vient du latin *moralis* qui est relatif aux mœurs. C'est un terme qui était déjà utilisé par Cicéron dans l'Antiquité pour traduire le mot grec *ethicos* qui veut dire éthique. Dès lors, la morale est toujours confondue à l'éthique dans la plupart des définitions de ces deux mots. Mais ces deux mots sont très bien différents et ne se confondent en rien. Lorsque nous considérons ce mot morale comme un adjectif, on se rend compte qu'il a trait à un jugement portant sur le bien et le mal, et plus

largement encore à une évaluation normative que l'on oppose à un jugement de réalité. C'est également l'ensemble des phénomènes de la vie mentale, par opposition au corps ou aux réalités physiques. Selon André LALANDE, le mot moral en tant qu'adjectif traduit un état affectif ou un niveau mental chez l'individu. C'est pourquoi, il fait allusion aux expressions familières *« le moral est bon ; remonter le moral.»*[8]

La morale utilisée en tant que substantif et utiliseé au féminin, désigne un ensemble de règles ou de normes destinées à guider l'action. Elle est également un ensemble de contraintes ou d'obligations auxquelles l'individu dans sa vie en communauté ne peut se dérober. Elle est d'une façon générale *« une théorie ou une doctrine de l'action humaine qui tente d'établir de façon normative la valeur des conduites et de prescrire les règles de conduite qu'il convient dès lors de respecter.»*[9] Ainsi, la morale est une sphère qui définit les devoirs et obligations des individus pour leurs mieux êtres. Elle fait office d'un ensemble de règles de conduite qui régissent les rapports parmi les hommes. Elle se veut également universelle ; puisqu'elle vise l'intérêt général. De ce fait, elle est générale et valable pour tous. C'est pourquoi, on la résume en l'interrogation individuelle *« Que dois-je faire ? »* Chaque individu a donc l'obligation de s'approprier cette interrogation ; car si chacun faisait son obligation ; les droits de chacun seraient garantis pour paraphraser les Propos d'Auguste COMTE.

Emmanuel KANT lui, en définissant la morale la restreint en une théorie de l'obligation ; c'est-à-dire en une *« théorie du devoir comme inconditionnel (impératif catégorique) et universel.»*[10] La morale est selon lui, un impératif catégorique qui s'exécute sans conditions. Ce caractère de la morale traduit son universalité. Et c'est d'ailleurs pourquoi Emmanuel KANT parle de « l'impératif catégorique ». La morale peut également traduire un ensemble de règles pratiques

[8] André LALANDE, *Op.cit.*, p. 654.
[9] Noëlla BARAQUIN, Anne BAUDART, et *al, Dictionnaire de philosophie*, 4è Edition, Paris, Armand COLIN, 2004, p.351.
[10] E. KANT, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, p. 71-86.

dans la vie en société. Ces dernières peuvent être assimilées à l'évidence, à la certitude ; et même à la synthèse. Elle est par ce fait fondée sur la raison. Et d'ailleurs ce qu'annonce René DESCARTES dans la troisième partie du *Discours de la méthode*, lorsqu'il affirme *«Il convient de se former une morale par provision pour ne pas demeurer irrésolu dans ces actions et pour tenter de vivre le plus heureusement possible.»*[11] Pour ce faire, il faut en établir des règles. C'est pourquoi, les moralistes faisaient dériver leurs décisions de règles bien définies : les lois de la morale. Depuis lors, les valeurs ont fait irruption et désormais chaque situation semble devoir être jugée pour elle-même sur la base des valeurs qui s'y affrontent. Mais si beaucoup ont renoncé à une éthique de lois, un système cohérent fondé sur les valeurs n'a pas encore été trouvé.

1.2. Présentation de *La Généalogie de la morale*

a- La structure de l'œuvre

L'ouvrage la *Généalogie de la morale* sur lequel on s'est appuyé dans le cadre de notre travail est un ouvrage de 278 pages. Il est structuré sous forme de traités. Ces derniers sont au nombre de trois. En effet, le premier traité est intitulé: « Bon et méchant» et « Bon et mauvais». Celui-ci nous parle de l'origine des valeurs morales. Nietzsche explique cette origine à travers une certaine généalogie de la morale établit par les psychologues anglais. Selon lui, les psychologues anglais par leurs méthodes ont réussi à établir une généalogie de la morale qui malheureusement ne rend pas compte de l'essence même du concept de la morale. Et ce, en considérant la notion du « bon », ces psychologues se sont lancés dans une erreur qui ne dit pas son nom. *« La sottise de leur généalogie de la morale se fait jour d'emblée, quand il s'agit d'établir la provenance de la notion et du jugement de « bon »*.[12]

[11] Noëlla BARAQUIN, Anne BAUDART, et *al, Op.cit*., p. 351.
[12] Nietzsche, *Op.cit*., p. 36.

Cette considération de la généalogie de la morale faite par les psychologues anglais qui semblent ne pas rencontrer l'assentiment de notre auteur, l'amène à faire un certain nombre de points sur cette question. Nietzsche estime que la notion de la morale ne peut être conçue que par rapport à celle de la bonté. Et le bon ne peut être cerné que par rapport aux concepts de « méchant » et de « mauvais ». Selon lui, le bon n'est pas simplement le non égoïste, c'est plutôt le bon en soi. Ce dernier ne bénéficie pas de la notion du bon, mais plutôt représente un être noble, supérieur et puissant. C'est pourquoi il affirme : *« Le jugement de bon ne provient nullement de ceux qui bénéficient de cette bonté ! Ce sont plutôt les bons eux-mêmes, c'est-à-dire les nobles, les puissants, les supérieurs en position et en pensée qui ont éprouvé et posé leur façon de faire et eux-mêmes comme bons »*.[13] C'est de l'utilité humaine qu'il est question.

Cette notion de bon n'est perceptible que lorsqu'on l'assimile à celle de mauvais. Et Nietzsche ne tardera pas à s'appliquer à un tel exercice. Il reprécise cette notion d'utilité en ces termes : *« Cette utilité a toujours été l'expérience quotidienne et donc quelque chose qu'on a jamais cessé de mettre en relief ; donc, loin de s'effacer de la conscience, au lieu de risquer l'oubli, elle aurait dû s'imprimer dans la conscience avec une netteté sans cesse croissante »*.[14] C'est dire que le bon ne s'apprécie que par rapport au « mauvais ». Ainsi, *« tout à l'inverse donc de ce qui se passe chez le noble, qui conçoit la notion fondamentale de « bon » d'emblée et spontanément, c'est-à-dire à partir de soi et, de là, se crée une représentation du « mauvais »*.[15] Il se pose la question du ressentiment qui est une valeur morale. Les valeurs de « bon » et de « mauvais » sont donc opposées.

Le deuxième traité est titré : la « faute », la « mauvaise conscience » et ce qui s'y apparente. Dans ce traité, Nietzsche aborde les thèmes comme l'oubli, la moralité des mœurs, la mémoire, le châtiment, la justice, l'Etat, le sentiment de la

[13] *Ibid.,* p. 37.
[14] *Ibid.,* p. 38.
[15] *Ibid.,* p. 51.

dette et principalement la mauvaise conscience. Selon lui, la mauvaise conscience est le sentiment de souffrances consécutives à la stigmatisation des instincts fondamentaux de l'homme par les idéaux moraux et les institutions sociales. Cette souffrance est née de l'incapacité de l'homme à oublier, car *« L'homme chez qui cet appareil de rétention est endommagé et se bloque est comparable à un dyspeptique »*.[16] Cet appareil est celui qui assure la santé de la condition mentale et permet à l'homme d'être un responsable. Cette dernière permet à l'homme de jouir de sa pleine conscience et d'être véritablement libre. Il devient un animal prometteur. C'est un être de moralité et de mœurs supérieures. Il est également un être de volonté. *« L'homme du vouloir indépendant, personnel et persévérant, qui ose promettre, et chez lui-là une conscience de la liberté et de la puissance, un sentiment d'accomplissement parfait de l'homme »*.[17] Ainsi, l'homme devient un être de volonté de puissance, indépendant et autonome.

L'homme à ce stade est capable de distinguer l'obligation personnelle de celle collective. Une conscience s'installe à son niveau. Cette dernière peut-être bonne ou mauvaise. Et c'est d'ailleurs ce qui amène Nietzsche à se pencher sur la notion de « mauvaise conscience » en rapport avec la moralité dans les actions. Ainsi, *« au fur et à mesure qu'une communauté s'accroît, elle accorde moins d'importance aux fautes de l'individu, parce que celles-ci ne peuvent plus lui apparaître subversives et dangereuses pour le maintien de l'ensemble dans la mesure qu'auparavant : le malfaiteur n'est plus privé de paix »*.[18] C'est dire que de la « mauvaise conscience » naît habituellement la faute ou du moins des fautes.

Le dernier traité parle des idéaux ascétiques. Dans ce traité, Nietzsche aborde la question du sens de l'idéal moral (ascétique). Cet idéal moral est envisagé dans le sens d'un dualisme entre les concepts de chasteté et de sensualité.

[16] *Ibid.*, p. 68.
[17] *Ibid.*, p. 69.
[18] *Ibid.*, p. 83.

b- Le résumé

Il est une évidence qu'il y a trop de sang et d'horreur au fond de toute bonne chose particulièrement, des idéaux moraux. Cela pousse le philosophe à se poser des questions concernant l'origine de la morale et à émettre, à ce propos, des soupçons. La provenance de nos préjugés moraux, l'origine du mal, la préhistoire du Bien et du Mal stimulent la réflexion. Ainsi, la morale trouve son origine dans les pulsions de l'homme. Il faut douter et se méfier de ce qui est établi de façon officielle. Il est à noter que les idéaux moraux ne sont que des « travestissements » visant à bien camoufler une origine honteuse. Au lieu de se venter il faut donc se cacher. Les valeurs morales ne sont pas descendues du ciel et n'existent pas comme le «Bien en soi» de Platon. Leur fondement ne se trouve pas dans « l'être», la «vérité absolue ». Ainsi, l'idéal moral (ascétique) est un mensonge à soi-même qui prolonge infiniment la souffrance humaine. Il faut donc « s'arracher avec violence» à cet idéal.

Chapitre 2 : Le nihilisme dans *La Généalogie de la morale* de Nietzsche

2.1- Les valeurs du nihilisme

a- La volonté de puissance

L'homme est un être de besoins impossibles à dénombrer. Ce qui fait de lui un être créateur et inventeur. Il crée quand le besoin se fait sentir, quand le besoin est pressant et menaçant. C'est donc sous la pression du besoin que l'homme devient créateur. Comme on dit souvent: nécessité est mère d'invention. L'homme inventa l'agriculture lorsqu'il avait senti que les produits de la cueillette et de la chasse ne lui suffisaient plus. Il a créé les moyens de communication à distance au moment où leur besoin était devenu pressant. Mais quelquefois, il crée même si cela ne lui est pas nécessaire. Par exemple, la bombe à destruction massive n'était pas une nécessité. L'homme crée parfois des choses auxquelles on se demande si c'est pour résoudre ses problèmes ou bien les rendre plus compliqués. Ainsi, les valeurs morales étaient –elles nécessaires pour l'être humain ?

C'est au cours d'une époque très lointaine, l'époque où l'homme n'avait pas encore connu la civilisation ; l'époque primitive de l'humanité, c'est-à-dire que la période où l'humanité n'était pas encore mature que les valeurs morales ont pris naissance. A leurs débuts, les concepts moraux « bon » et « mauvais » ne portaient pas le sens moral et désignaient les hommes riches. Ainsi,

> *« Bon » au sens étymologique; j'ai alors trouvé qu'elles remontent toutes à la même transformation de notion: que partout «distinguer », «noble» au sens social, est la notion fondamentale à partir de laquelle se développe, nécessairement, «bon» au sens de «distinguer quant à l'âme», «noble » au sens de « doué d'une âme supérieur», «privilégié quant à l'âme »: développement parallèle à cet autre qui fait que, finalement, «vulgaire», «population», «populacier», «vil» donne la notion de « mauvais». »*[19]

[19] *Ibid.,* p. 39

Ce sont ces riches eux-mêmes qui se sont proclamés comme les bons. Forts et jouissant les privilèges de leurs richesses, ils décident s'appeler les bons, les beaux, les heureux. Or pour marquer la distinction entre eux qui sont riches, puissants et les pauvres, les faibles, ils ont dit que ceux-ci sont « mauvais ».

L'examen de l'histoire des langues européennes permet de découvrir cette réalité. Dans ces différentes langues que Nietzsche a examinées, le terme moral « bon » désignait à l'origine, les beaux, les bons, les heureux, les nobles. Il dit: *« Dans ces mots et racines qui désignent «bon», transparaît la nuance principale en vertu de laquelle les nobles se sentaient appartenir à une humanité d'un rang supérieur.»*[20] Par exemple, *kaloi kagathoi* en Grèce antique, signifiait tout simplement et de façon littérale, « beau et bon » ; il désignait la classe des nobles, des hommes supérieurs par leur rangs. Le verbe *eu prattein* voulait dire à la fois « bien agir » et « être heureux ».

Le bonheur chez eux était attaché à l'action, au débordement de la force physique. C'est dans cette atmosphère que les faibles, les infortunés, les malheureux, ceux dont les nobles ont appelé « mauvais », ont senti la nécessité de prendre leur revanche en se révoltant contre ceux-ci. Car, cette situation était de trop pour eux. Les faibles ou le troupeau parce qu'ils sont toujours en groupe, dans leur révolte, ont en retour renversé la tendance en considérant les puissants comme méchants et violents. Et comme ils sont faibles et impuissants dans les actions, ils disent que c'est eux qui sont bons, doux et calmes ; parce qu'ils ne peuvent pas faire du mal à quelqu'un. Alors selon le troupeau, les forts sont mauvais parce qu'ils sont méchants et cruels ; ils maltraitent les faibles.

Dans tous les cas, si le fort est fort ce n'est pas de sa faute mais un don de la nature et il ne peut être autrement. C'est la même chose chez le faible. Il n'a seulement qu'à se contenter de sa faiblesse et laisser le fort se contenter aussi de sa force. Si l'homme puissant agit avec force c'est parce qu'il ne peut en être

[20] *Ibid.,* p. 40.

autrement. Et c'est aller contre nature que de vouloir que la force ne se manifeste comme telle. *«Exiger de la force qu'elle ne se manifeste pas comme force, qu'elle ne soit pas volonté de domination, volonté de terrasser, volonté de maîtrise, soif d'ennemies, de résistance et de triomphes, c'est tout aussi absurde que d'exiger de la faiblesse qu'elle se manifeste comme force.»*[21] C'est de cette évolution que les valeurs « bon et mauvais », qui, au départ n'étaient pas morales ont fini par changer de termes en devenant ainsi « bien et mal ». Elles prennent alors le sens moral, celui du troupeau. Ce sens, les faibles l'ont choisi par ressentiment pour montrer que c'est eux qui suivent la voie du bien ; celui de Dieu. Et par conséquent qu'ils sont aimés de Dieu. Le but de tout ça était de décrédibiliser la force, la noblesse pour enfin prendre le dessus. Alors, parti des concepts d'origine purement matérielle on est arrivé à les interpréter autrement en les donnant un sens moral. On remarque aussi le passage de concept matériel en concept moral avec l'idée de dette.

En réalité, tous les changements de signification de concepts se sont opérés avec l'arrivée du christianisme. C'est les prêtres, qui, avec leur doctrine, ont interprété les choses en renversant les valeurs déjà établies. Ils ont considéré la faiblesse comme le bien et la force comme le mal (le fort est méchant, le faible est bon).Ils ont transposé la dette matérielle en dette (faute) envers la divinité. Ils ont conçu un Dieu créancier de l'homme et qui s'est sacrifié pour payer les dettes restées impayées de l'homme. Toutes ces interprétations d'ordre moral et religieux répondent aux besoins et aux désirs d'une catégorie d'individus dans la société : les faibles. Il faut savoir que les appellations faibles, pauvres, troupeaux et autres de ce genre désignent une même catégorie d'individus, ce sont les chrétiens. Selon notre auteur, ce sont eux qui avaient le désir de se sentir aussi nobles, supérieurs et de se venger.

[21] *Ibid.,* p. 56

A travers notre développement, on se rend à l'évidence que c'est l'homme lui-même qui se crée les valeurs dans la société et peut les modifier à tout moment avec l'évolution du temps. Les valeurs morales ne sont alors pas absolues. Elles n'ont pas la valeur de l'absolu. Elles sont critiquables, remplaçables par d'autres. Cela se fait à travers leur évolution dans le temps et dans l'espace. Ainsi, au cours de leur évolution les valeurs morales se trouvent opposer à d'autres valeurs et contraintes à lutter contre celles-ci. C'est dans cette lutte que les unes arrivent à dominer, à maîtriser les autres et à leur imprimer leur marque c'est- à-dire leur sens. Et tout porte désormais le sens des valeurs dominantes qui sont pour la plupart du temps de nouvelles valeurs.

En somme, les valeurs morales subissent des révolutions à travers le temps. Elles ne restent pas toujours les mêmes. Elles ne sont pas alors absolues. Elles ont seulement la valeur que nous leur donnons. Dans l'idée de valeurs morales coïncide celle des deux mondes : l'au-delà et ici-bas. Le bien se réfère à l'au-delà et le mal à ici-bas. En fait, cette idée de deux mondes a été transmise au christianisme par la philosophie de Platon. Notre développement suivant portera sur le dualisme entre le bon et le mauvais.

b-Le dualisme entre le bon et mauvais

L'idée de valeurs morales est essentiellement liée à un être omniprésent, omnipotent, éternel et parfait. C'est de cet être parfait que l'homme tente toujours à se conformer. Mais comment pourrait-il se conformer à cet être parfait, c'est-à-dire à Dieu s'il n'est pas du même monde que lui ? Ce qu'il faut savoir, c'est que Dieu lui-même veut que l'homme se conforme à lui et, pour ce fait, a déjà tracé une ligne étroite à suivre pour y parvenir. Cette ligne n'est rien d'autre que les valeurs morales et les principes religieux. C'est ainsi que le respect des valeurs

morales et religieuses est, dans la conscience de l'homme, la route à suivre pour se perfectionner afin d'atteindre le royaume de Dieu et de l'y conformer.

Dans ce royaume, Dieu, étant parfait, règne dans la béatitude absolue et juge. Mais qui juge-t-il ? Les mortels c'est-à-dire les humains. Et où se trouve ce royaume ? A l'au-delà et non ici-bas. Ainsi naît l'idée du deuxième monde subdivisé en deux groupes dans la conscience du chrétien : le paradis et l'enfer. L'enfer est le lieu réservé aux fauteurs, aux pécheurs, c'est-à-dire à ceux qui ont passé toute leur vie terrestre dans la désobéissance de la volonté de Dieu. Le paradis est l'endroit où ceux qui ont vécu dans le respect des principes moraux et religieux, c'est-à-dire dans le respect de la volonté de Dieu, iront séjourner éternellement dans la quiétude totale. Le but principal de tout homme devrait être, à l'instar du chrétien, non seulement le royaume de Dieu mais encore le paradis. Il faut au préalable noter que le christianisme, en tant que qu'ascétisme religieux, puise ses sources dans le platonisme plus précisément, dans l'idéalisme platonicien

En fait, pour Platon, le monde sensible est le monde des apparences par rapport au monde des idées, des essences pures. C'est un monde d'illusions, d'hallucinations et de perceptions trompeuses. Bref, ce monde est celui de désirs et de biens matériels qui poussent les hommes hors de la vraie réalité. Par contre, le monde des idées ou le monde intelligible constitue le vrai monde, le monde de la vérité. C'est dans ce monde que réside le Bien qui n'est ni une notion ni un concept. Il est le principe suprême de tout ce qui existe. Il transmet sa vie et sa vérité à tous les objets connaissables. Aussi, Platon conçoit-il l'être humain comme une entité double, constituée de corps et d'âme. Or le corps est le sensible qui se nourri des biens matériels ; il est corrompu et comme tel, tire l'homme vers le monde sensible, terrestre.

Quant à l'âme, elle est immatérielle et se nourrit de vérités éternelles. Elle tire l'homme vers le monde intelligible. Ainsi, l'homme doit se méfier du monde sensible c'est-à-dire les choses d'ici-bas y compris son propre corps, qui ne sont

rien d'autres que les copies imparfaites du monde intelligible, et se confier à celui-ci. Ce qui précède montre clairement l'idée de deux mondes, avec son corolaire, contenus dans la philosophie de Platon et qui nourrit le christianisme. Alors, le monde se trouve diviser en deux : le monde intelligible et le monde sensible. L'homme lui-même se trouve diviser en deux entités farouchement opposées et placé devant un dilemme. Il doit choisir entre nourrir son propre corps et rester ainsi dans le mal ou nourrir son âme et espérer atteindre le Bien.

Le christianisme qui prend ses sources dans cette philosophie place l'homme devant le même dilemme. Il peint le monde terrestre comme un monde de désirs infinis, d'illusions et de mal. La vie dans ce monde est remplie d'erreurs, de fautes et de péchés de tous ordres. Ces propos de Nietzsche justifient cela : « *L'ascète traite la vie comme une fausse route qu'on doit finalement prendre à rebours pour remonter jusqu'à son point de départ* ».[22] De plus, le corps de l'homme est un réservoir de pulsions et d'instincts qui l'entraine au péché. Ne dit-on pas souvent que la chaire est faible ? L'homme doit donc renoncer à ce monde et à tout ce qui le compose jusqu'à son propre corps pour vivre en tant qu'esprit.

Par contre, le monde de l'au-delà est le monde de la vraie réalité, dépourvu d'erreurs ; il est sans illusion ni désir ni péché ; c'est le monde de la vérité. Là-bas se trouve le bien, le bonheur parfait et la vie éternelle. C'est ce même monde que Platon désigne sous le nom du monde intelligible. Mais peu importe le nom ; le plus important est qu'il y a un choix à opérer entre ces deux mondes diamétralement opposés et que pour le christianisme, il est impératif de choisir le monde intelligible. Si ce choix est fait, l'homme doit vivre désormais en ignorant le monde dans lequel nous vivons et tout ce qui le compose.

Cependant, comment l'être humain peut-il vivre en niant le monde sensible ? Comment peut-il vivre en niant son propre corps ? L'existence du

[22] *Ibid.,* p.133.

monde intelligible a-t- elle de preuves tangibles ? En tout cas, pour ce qui concerne le philosophe Nietzsche, le vrai monde est finalement le monde sensible. Car, c'est ce monde qui a des preuves palpables. Le vrai monde dont parlent Platon et le christianisme reste en question. Son existence est dénuée de preuves ; c'est un monde imaginaire. Ce qui est encore intéressant c'est que, pour atteindre ce monde il faut d'abord mourir. Alors qu'on ne sait pas qu'en mourant ce qu'on devient réellement.

La question est sans réponse convaincante. Aussi ne voit-on pas qu'il est impossible de vivre en se démarquant de son propre corps ? Sans le corps il n'y a plus l'homme ; on ne peut même pas montrer concrètement ce qui reste. On remarque alors que la vraie vie, la vie réelle est celle perçue et non celle représentée ; c'est la vie ici-bas avec toutes ses vicissitudes. Le monde représenté par la doctrine chrétienne est une façon de ne pas comprendre ; c'est une interprétation fallacieuse, une mauvaise façon d'interpréter le monde. C'est dans cette logique que notre auteur affirme : *« (Selon cette logique du sentiment, dans toutes les religions pessimistes, le néant s'appelle Dieu.) »*.[23] Elle est suicidaire dans la mesure où elle pousse l'homme à détester le monde dans lequel il vit ; à détester sa vie et son propre corps ; à se détester. Il n'y a pas lieu à se haïr et à haïr le monde.

Le choix n'est même pas compliqué. Car même les prêtres sont plus attachés à la vie terrestre que l'au-delà. Ceux-ci font seulement semblant de vivre en esprit afin de bien profiter de la vie ; *« ce prêtre ascétique, cet ennemi apparent de la vie, ce négateur, _ il appartient précisément aux très grandes puissances conservatrices et affirmatrices de la vie… »*.[24] Ils disent souvent aux fidèles : faites ce qu'on vous demande, mais ne faites pas ce qu'on fait. Parce qu'ils sont conscients du fait que ce qu'ils enseignent est impossible à respecter. Ce sont les prêtres qui ont de jolies habitations et de belles voitures. Alors que

[23] *Ibid.*, p. 152.
[24] *Ibid.*, p. 137.

c'est eux qui enseignent que seuls les pauvres iront au paradis. Leurs tables sont souvent bien garnies. Ils vivent dans de très bonnes conditions matérielles et enseignent aux autres que les biens matériels ne sont rien aux yeux du créateur. Tout porte à croire que les prêtres ne veulent pas aller au paradis mais, enseignent aux autres comment faire pour arriver au paradis.

2.2- La mauvaise conscience

a-Le ressentiment de la faute

Par « mauvaise conscience », on entend l' *« état de la conscience qui éprouve des remords ou des doutes graves sur la légitimité morale de ce qu'a fait l'agent. »*[25] Traditionnellement, la mauvaise conscience est le sentiment de culpabilité et de honte qu'éprouve une certaine personne qui a transgressé les normes que sa culture, sa société ou son groupe considèrent expressément ou non comme des règles de bienséance, de bonne éducation, ou comme étant le droit et la loi. Aussi ces normes peuvent émaner d'une autorité extérieure à l'homme : Dieu. Dans ce cas ces infractions s'appellent péchés. La mauvaise conscience se manifeste par des sentiments de culpabilité et de honte qui empêchent de poser des actions répréhensives. Nous sommes ici dans la conception habituelle de la mauvaise conscience qui est particulièrement chrétienne.

En effet pour le christianisme, la mauvaise conscience ou le sentiment de sa propre faute pousse le coupable aux remords et l'empêche d'enfreindre à nouveau les normes de sa société, de sa culture ou de son groupe. C'est pour atteindre ce but, que les pêtres, souvent dans des églises, font de telle sorte que les fidèles avouent leur péché. En exemple, la messe commence souvent par une prière par laquelle on avoue sa culpabilité : je confesse à Dieu Tout-Puissant ; je reconnais devant mes frères que j'ai péché, en pensée, en paroles, par action et

[25] André LALANDE, *Op. Cit*., p. 600.

par omission. Oui j'ai vraiment péché… Non seulement cela l'amènera à ne plus enfreindre aux normes mais aussi cela ouvre aux chrétiens la vie éternelle qu'est la fin ultime du christianisme.

Nietzsche conçoit autrement la mauvaise conscience et c'est ce qui nous pousse ensuite à poser la question suivante. Qu'est-ce que la mauvaise conscience selon la conception nietzschéenne ? La mauvaise conscience est l'état maladif de l'homme provoqué par la contrainte de la société et sa moralité des mœurs. C'est aussi un sentiment de détresse, un malaise profond qu'éprouve l'homme sous le joug de la contrainte sociale. En effet, pour notre auteur, l'homme était libre au départ. Puisqu'il n'y avait rien qui empêchait ses instincts naturels de s'exprimer, de s'extérioriser.

Mais l'avènement de l'organisation sociale et ses règles a interdit la plupart de ces instincts de s'exprimer dehors. Ainsi, ces instincts se retournent en l'homme, luttent contre l'homme lui-même et entravent sa liberté. Il écrit : *« Ces bastions effrayants, au moyen desquels l'organisation étatique se protégeait contre les antiques instincts de liberté_ les châtiments sont les premiers de ces bastions ont fait que tous les instincts de l'homme sauvage, libre et nomade se sont retourné contre l'homme lui-même. »*[26] La mauvaise conscience est encore la volonté de se faire souffrir par le plaisir de faire souffrir. C'est la volonté de se torturer soi-même. Car non seulement que l'organisation sociale empêche les instincts de l'homme de s'exprimer, mais aussi l'homme lui-même participe à cet empêchement en condamnant ses propres instincts .Il cherche même à les supprimer, à supprimer ses passions naturelles. Mais alors qu'elle est enfin l'origine de la mauvaise conscience ?

L'origine de la mauvaise conscience vient du fait que l'organisation des sociétés et leur moralité des mœurs stigmatisent et empêchent les instincts naturels de l'homme de s'exprimer dehors. En fait l'organisation sociale et sa moralité des

[26] Nietzsche, *Op. cit.,* p. 97.

mœurs interdisent et empêchent certaines passions naturelles de l'homme de s'extérioriser. Au nombre de ces passions on a : « la rancune », « la cruauté », « le besoin de persécution ». Comme celles-ci sont naturelles et parfois nécessaires, alors elles ne peuvent pas pardonner. Elles se retournent donc d'où elles viennent c'est-à-dire en l'homme et luttent contre lui en créant un conflit violent en lui. Ce conflit fait naître chez l'homme un sentiment de souffrance. Ainsi l'homme se met à souffrir de ses propres instincts, de lui-même ; à être « malade de lui-même » pour parler comme Nietzsche : voilà l'origine de la mauvaise conscience.

En clair, l'organisation sociale et sa moralité des mœurs sont à l' origine de la mauvaise conscience. Mais qu'entend Nietzsche par « moralité des mœurs » ? C'est *« le véritable travail de l'homme sur lui-même »*.[27]C'est-à-dire que pour se transformer en être moral, l'homme s'est doté des valeurs et exerce une violente pression sur lui-même en étouffant ses passions naturelles pour respecter ces valeurs. Par exemple, la chasteté est une sorte de travail de l'homme sur lui-même. On s'abstient à des plaisirs charnels parce que la morale le demande. Mais l'origine profonde de « la mauvaise conscience » réside dans la notion de dette qui a existé dans les temps primitifs entre créanciers et débiteurs. C'est-à-dire que l'idée de dette (dette en bien matériel) est l'origine de la mauvaise conscience. Comment cela est-il possible ?

Pendant ce temps, la règle morale de justice était : Toute chose à son prix, tout peut être payé, nous apprend Nietzsche. Or le châtiment était l'objet de réjouissance pour son auteur. Et comme il n'y avait aucune autorité pour juger des affaires et pour inspirer la confiance, alors dans les contrats de dette, les débiteurs promettaient le châtiment au créancier pour le cas où il n'arriverait pas à solder sa dette. On est d'accord que celui qui a promis, dans un contrat, se faire châtier en sachant que celui à qui il a promis ne lui fera pas de cadeau, ne pourra plus vivre

[27] *Ibid.,* p. 69.

avec la conscience tranquille. Il vit désormais dans la peur, avec la conscience de la dette. De plus, au cours de son évolution, l'idée de dette (qui porte un sens matériel) a été transformée en faute (faute morale) et la conscience de la dette s'est transformée en conscience de la faute ou sentiment de la faute ou encore la mauvaise conscience. Sur ce, Nietzsche affirme : *« La notion morale fondamentale de « faute» a tiré son origine de la notion très matérielle de dette »*.[28] En continuant il dit : *« le sentiment de la faute, de l'obligation personnel pour reprendre le cours de notre étude, a, comme nous l'avons vu, trouvé son origine dans la relation personnelle la plus ancienne et la plus originelle qui soit, dans la relation entre l'acheteur et le vendeur, entre le créancier et le débiter »*.[29] Il faut noter que toute cette transformation s'est opérée avec l'avènement de la société. Celle-ci est l'origine immédiate de la mauvaise conscience.

Cependant, la mauvaise conscience ne pouvait exister pendant longtemps et prendre considérablement ampleur sans les conditions favorables à son développement. Au nombre de ces conditions on a d'abord, le rapport entre l'homme et son ancêtre. Les relations de dette qui sont à l'origine de la mauvaise conscience ont été introduites dans le rapport entre l'homme et ses ancêtres. Les hommes ont imaginé que les ancêtres sont les auteurs de tous les usages et les pratiques humaines permettant de satisfaire les besoins existentiels de l'homme. Par exemple si l'homme va à la chasse c'est grâce à son ancêtre qui a eu cette idée et qui a inventé les outils de chasse. S'il fait l'agriculture, c'est grâce à l'ancêtre qui a, pour la première fois, su exploiter son intelligence dans le but de pratiquer l'agriculture sur la terre. S'il fait l'élevage, c'est toujours grâce au génie de son ancêtre qui a pu domestiquer des animaux sauvages.

Bref, on ne saurait lister toute l'œuvre accomplis par les ancêtres permettant à l'espèce humaine de se perpétuer dans le temps et dans l'espace. Les ancêtres ont légué alors un héritage incontestablement inestimable pour les générations

[28] *Ibid.*, p. 73.
[29] *Ibid.,* p. 81.

futures. En plus de leur héritage, les ancêtres existent toujours en forme d'esprits pour protéger les vivants. Pour tout cela, les hommes ont trouvé qu'ils doivent énormément à leurs ancêtres. Il faut donc toujours se rappeler d'eux, les respecter et les récompenser. C'est par là qu'est venu le culte aux morts ; les cérémonies faites en mémoire des ancêtres ; les fêtes culturelles organisée pour se rappeler des ancêtres ; les alimentations offertes aux morts. C'est dans cette logique que le philosophe dit : *« Que pout-on bien leur rendre ? Des sacrifices (au commencement, en nourriture, dans l'acception la plus élémentaire), des fêtes, des sanctuaires, des distinctions honorifiques, et avant tout de l'obéissance_ car toutes les coutumes, en tant qu'elles sont les œuvres des ancêtres, en sont aussi les dispositions et les commandements ».*[30] C'est comme cela que le fait de vouloir récompenser les ancêtres pour leurs efforts s'est transformé en dette, en sentiment d'avoir une dette envers eux.

Puisque ces ancêtres qui vivent sous forme d'esprits redoutables protègent les vivants ou ne les protègent pas, selon leur bonne ou mauvaise volonté ; ou encore leur font du mal si ceux-ci ne s'acquittent pas de leur dette envers eux. Ainsi naquit le sentiment de la dette envers des ancêtres qui engendre la crainte. Comme on le constate, c'est dans cette atmosphère que l'ancêtre s'est finalement imposé comme dieu. C'est pour cela que l'origine des dieux fait allusion à la peur ; et cette peur renforce « la mauvaise conscience ». Le sentiment de la dette envers des ancêtres et des dieux plus le désir de rembourser cette dette fait partie des conditions favorables à l'évolution de la mauvaise conscience.

L'Etat aussi constitue l'une des conditions facilitatrices à l'émergence de la mauvaise conscience dans le monde. En effet, au moment où l'Etat n'existait pas encore les hommes n'étaient pas regroupés en sociétés. Ils vivaient de façon dispersée et libre. Il n'y avait pas de normes ni de contraintes sociales s'imposant à eux. La réalité est que l'homme était libre. Cependant, les fondateurs de l'Etat

[30] *Ibid.,* p. 102.

ont dû exercer la tyrannie sur ces individus qui étaient dispersés afin de les regrouper et de les soumettre à leur autorité. Cet acte est fondateur des organisations sociales et de l'Etat. Mais comme il est de coutume, là où règne la tyrannie il n'y a plus de liberté. C'est ainsi que cette tyrannie fît contraindre la liberté à « passer à l'état latent ». La vie de l'homme dans cet environnement de la tyrannie et des normes sociales devient insupportable ; car il considère ces instruments comme une catastrophe. Ils empêchent l'homme de vivre conformément à ses tendances naturelles.

La morale et surtout la morale chrétienne a augmenté la mauvaise conscience chez l'homme. Elle a rendu multiple le sentiment de la dette envers la divinité. En fait, pour le chrétien, en occurrence le prêtre, l'homme a une dette envers Dieu et c'est à cause de cette dette que Dieu fait souffrir l'homme. Dieu dit à l'homme, après que celui – ci ait commis le péché originel : tu mangeras à la sueur de ton front. Quant à la femme, elle mettra au monde dans la douleur. Dieu aurait aussi arraché aux humains la vie éternelle. Mais tout ceci était toujours récupérable à condition que l'homme s'acquitte de ses devoirs envers Dieu. Or celui qui n'arrivera pas à payer ses dettes auprès de Dieu verra ses sanctions alourdies après sa mort. Il ira tout droit en enfer et y restera pour l'éternité. Pour payer ces dettes, il faut obéir à la volonté de Dieu en vivant sans se soucier au corps qui n'est que le sensible poussant l'être humain aux dérives. En oubliant le corps, l'homme doit vivre uniquement en esprit qui ne désire que le bien.

Le véritable problème qui s'est posé et se pose toujours à l'homme est de savoir comment vivre uniquement en esprit alors que l'homme est constitué, de façon inséparable, de corps et d'esprit ? Condamné le corps, n'est-ce pas là nous rendre la vie compliquée voire impossible ? Le constat alarment est que, après avoir inventé la mauvaise conscience pour se torturer l'homme a saisi « l'hypothèse religieuse » afin d'amplifier infiniment cette torture. Voici ce que dit Nietzsche à ce propos : *« Cet homme de la mauvaise conscience s'est emparé de la prémisse religieuse pour pousser son martyre jusqu'aux extrêmes*

les plus effroyables de la dureté et de la rigueur. Etre en faute vis-à-vis de Dieu, cette pensée devient pour lui appareil de torture ».[31] L'idée du Dieu juge rend insupportable la vie sur terre et plus redoutable la mauvaise conscience. C'est pourquoi le christianisme qui est l'auteur de cette idée est qualifié de nihilisme.

b-L'idéal ascétique

Comme on le sait, les valeurs morales, principalement les valeurs chrétiennes, constituent le thème central de la philosophie de Nietzsche. Il fait des investigations sur le christianisme et ses valeurs afin de découvrir le vrai visage de cette morale qui a duré près de deux mille ans. Suivant cette logique, il se pose ici la question du sens de l'ascétisme chrétien chez l'homme. Autrement dit, quelle signification accorde-t-on, dans le monde, à l'ascétisme ? Afin de procéder au développement, la définition de l'ascétisme est une nécessité. Au fond, dans le domaine de l'éthique, l'ascétisme est une

> *« Méthode morale consistant à ne tenir aucun compte du plaisir et de la douleur, et à satisfaire le moins possible les instincts de la vie animale ou les tendances naturelles de la sensibilité. (Cette domination de la volonté sur les impulsions spontanées fait partie de presque toutes les morales, mais elle ne porte le nom d'ascétisme que si elle est poussée à l'extrême, ou considérée comme l'essentiel de la moralité.) (…) Spécialement, dans la morale religieuse, recherche de la douleur comme expiation ou mortification, jugée utile au progrès de l'âme, et agréable à Dieu. »*[32]

C'est justement cette recherche de la douleur et le fait de ne pas tenir compte de ses tendances naturelles qui bouleverse le philosophe. Il ne comprend pas comment l'homme peut vivre sans tenir compte de ses tendances naturelles.

[31] *Ibid*., p. 106.
[32] André LALANDE, *Op. Cit*., p. 82.

Puisque, pour lui, l'homme est un animal comme les autres. Comme tel, il est dominé par les tendances naturelles telles que les instincts, les désirs, les passions, les pulsions et autres. Alors, il est tout à fait naturel et logique que celles-ci se manifestent et s'expriment librement. Et l'homme a l'obligation de les satisfaire. Sinon, il ne sera pas un homme normal. C'est même aller contre nature que de s'élancer dans une telle attitude.

Le philosophe définit même l'ascétisme en général et le christianisme en particulier comme une attitude antinaturelle et paralogique. Elle empêche l'épanouissement de l'être humain car, elle jette dans la conscience des hommes la mauvaise conscience. C'est l'ascétisme qui amène l'homme à vouloir supprimer ses propres instincts alors que ceux-ci sont naturels ; c'est-à-dire impossibles à supprimer. Or l'homme, ne parvenant pas à les supprimer les empêche néanmoins à s'extérioriser les tournant ainsi contre lui-même. Cela fait naître un terrible conflit entre l'homme et ses propres instincts, le faisant ainsi passer toute sa vie dans la douleur que ce conflit engendre.

De surcroit, le christianisme enseigne que l'homme est la cause du mal dont il souffre et l'homme a peur de lui-même. Il tourne ainsi l'homme contre lui-même. De ce fait, le christianisme est une façon de vivre contre soi-même ; il est « la vie contre la vie ». A ce propos notre auteur dit : *« une vie ascétique est une contradiction en soi : c'est un ressentiment sans égal qui règne ici, celui d'un instinct et d'une volonté de pouvoir, qui veut régner en maître, non pas sur un aspect de la vie, mais sur la vie elle-même, sur ses conditions les plus profondes, les plus fortes, les plus fondamentales »*.[33] L'ascète, en s'élançant dans une guerre contre ses propres instincts, veut maîtriser la vie elle-même. Tout cela amène Nietzsche à définir l'ascétisme comme une attitude contradictoire et hostile à la vie.

[33] Nietzsche, *Op. Cit.,* p. 134.

Cependant, le philosophe ne sait pas comment et pourquoi le christianisme existe et règne en maître incontesté dans la vie des hommes, surtout des européens. Pour le savoir, il tourne ses investigations vers les hommes pour découvrir quelle appréciation ces derniers donnent à l'idéal ascétique.

Ses enquêtes portent d'abord sur les artistes, en particulier, sur l'artiste Wagner. Ce dernier qui fut sensualiste dès son jeune âge, a fini par pratiquer la chasteté dans sa vieillesse. Ce qui fait de lui un échantillon intéressant pour les investigations du philosophe. Celui-ci constat qu'en réalité le christianisme n'a aucun sens chez l'artiste. L'artiste est celui qui vit dans l'imagination ; très loin de la réalité. D'abord, chez l'artiste, il n'y a pas d'opposition nécessaire entre chasteté et sensualité. Il n'est ni l'une ni l'autre. Ensuite vient le moment où l'artiste décide se proclamer sensualiste. *« Car il n'y a pas nécessairement contradiction entre chasteté et sensualité ; tout bon mariage, toute véritable relation amoureuse dépasse cette contradiction»*.[34] Entre la sensualité et la chasteté. Enfin, vient le moment où l'artiste Wagner se balance du côté de la chasteté : c'est le moment de sa vieillesse. Or, même en se lançant dans le christianisme ascétique, il reste, en réalité, toujours sensualiste ; mais comme il tend vers la fin de sa vie, il fait semblant d'être chrétien. Il lui arrive même des moments où il a la volonté de faire marche arrière. Il ne faut alors pas prendre au sérieux l'artiste et son œuvre. Entre lui et son œuvre il y a bel et bien la différence. Il n'est pas lui-même :

> *« Ce qu'il représente, imagine et exprime ». Si c'était le cas, l'artiste ne pouvait pas « se représenter, s'imaginer et s'exprimer ».De plus, il ressent parfois la lassitude de son irréalité et le désir de vivre réellement. C'est ce qui s'est passé chez l'artiste Richard Wagner. En définitive, chez l'artiste le christianisme ascétique n'a aucun sens. « Ou bien tant de choses diverses que cela revient à rien du tout ! »*[35]

[34] *Ibid.*, p. 112.
[35] *Ibid.*, p. 116.

Ses enquêtes portent ensuite sur le philosophe, en particulier sur le philosophe Schopenhauer. Les philosophes sont toujours considérés comme les ennemis de la sensualité et les amis de la chasteté. Mais la réalité est tout autre. A l'instar de toute chose au monde, le philosophe tend toujours vers les meilleures conditions de son progrès. Il adore être ascétique parce que l'ascétisme est considéré comme condition indispensable à la spiritualité. Or la spiritualité est considérée comme ce qui délivre des vicissitudes du monde matériel. Nietzsche affirme : *« Dans l'idéal ascétique, ils pensent, en somme toute, à l'ascétisme joyeux d'un animal divinisé volant de ses propres ailes, et qui plane sur la vie plus qu'il ne s'y repose»*.[36] C'est pour cela que l'ascétisme constitue l'instinct dominant du philosophe. Cet instinct dominant freine son instinct animal. Ainsi, le philosophe a peur du mariage en tant qu'obstacle pour la spiritualisation qui le délivrerait des souffrances de la vie.

Par conséquent, le philosophe ne « nie pas « l'existence » il affirme au contraire son existence ». Chez lui, la spiritualité n'est pas une vertu mais un instinct dominant. Dans l'étude de l'ascétisme chrétien, le jugement du philosophe n'est pas impartial ; il pense seulement à lui-même. D'ailleurs l'histoire montre que la philosophie a toujours évolué dans le monde grâce à la tutelle du christianisme. Elle n'avait courage d'elle-même et avait besoin d' « idéal ascétique » pour se développer. Par exemple, au Moyen âge la philosophie et la religion avançaient d'un même pas. Les anciens philosophes vivaient dans les sociétés où ils n'étaient pas bien appréciés. Il ne faut donc pas se fier au philosophe ; car lui-même n'est pas indépendant et *« veut échapper à une torture »*.[37]

Par ailleurs, les travaux du philosophe portent sur le prêtre ascétique. Chez lui, le christianisme est non seulement le remède le plus efficace pour la guérison du mal dont souffre l'homme, mais encore l'arme la plus redoutable dans la lutte

[36] *Ibid*. p.123.
[37] *Ibid.,* p. 121.

des esclaves contre les nobles. Le prêtre est d'abord le maître, le berger qui conduit son troupeau (les fidèles du christianisme) et les protège contre les bêtes de proie, c'est-à-dire les puissants. Selon lui, la force des puissants fait qu'ils sont méchants et dominent les faibles. C'est pour cette raison que le prêtre déteste la santé physique et tout ce qui en découle. Il mobilise alors les esclaves contre les nobles et réussit ainsi à instaurer sa morale chrétienne : la morale des esclaves.

Ensuite il se voit comme le médecin qui prescrit son remède, le christianisme, aux malades. On sait que pour lui l'homme souffre du mal qu'il a commis dans sa vie antérieur et le remède à ce mal est l'ascétisme chrétien qui conduit l'homme à l'expiation et à la repentance. Ce qui facilitera l'accès à la vie éternelle qui constitue la guérison parfaite. C'est dans cette logique que le prêtre se voit enfin, comme le sauveur de l'homme. Il sauve en ce sens qu'il empêche la domination des puissants sur les faibles et prescrit sa médication aux souffrants. Mais qu'est-ce qui se cache derrière cette bonne volonté du prêtre ?

La réponse à cette question reste troublant pour la majorité des mortels. En réalité, le prêtre n'est pas le sauveur mais l'être dont l'esprit malicieux est dominé par le désir de se venger et de se retrouver à la place de ceux qu'il combat, les nobles. Pour y parvenir, il utilise la ruse. Cette ruse consiste dans sa capacité à manipuler les grandes passions de l'homme. Il a d'abord découvert que l'homme est l'être qui souffre le plus parmi tous les animaux. Or, *« d'instinct celui qui souffre cherche toujours une cause à sa souffrance ; plus exactement un auteur, plus précisément un auteur coupable, susceptible de souffrir, _ bref, un être vivant quelconque sur lequel il puisse décharger ses affects en effigie ou en réalité, sous n'importe quel prétexte »*[38]. Ayant compris tout cela et étant un esprit hyper-intelligent, malin et rusé, le prêtre fait reposer la responsabilité de la souffrance de l'homme sur l'homme lui-même en disant ceci : *« Eh oui, ma brebis ! C'est bien la faute de quelqu'un : mais ce quelqu'un, c'est toi_ c'est bien ta faute, à toi*

[38] *Ibid.,* p. 144.

seul, c'est toi qui est en faute contre toi-même!».[39] Ainsi, l'homme a trouvé le responsable de sa souffrance. Pourtant, ce responsable, c'est l'homme lui-même. Il aurait commis la faute, le péché envers le créateur, Dieu. Et c'est la punition de Dieu à cette faute qui constitue la souffrance de l'homme. En cela, *« le prêtre est celui qui fait dévier la direction du ressentiment»*.[40]

Néanmoins, ce dernier a trouvé la réponse à la question qui le torturait : il sait maintenant pourquoi il souffre et cela le soulage. Le prêtre prescrit ensuite ses méthodes de traitement à l'homme pour le soigner. Ces méthodes sont déjà développées un peu plus haut. Elles consistent, selon le philosophe, à blesser avant de guérir. Puisque, en plus du fait que l'homme est cause de sa souffrance, le prêtre dit encore que la vie terrestre est pourvue d'erreur ; les tendances naturelles de l'homme le poussent hors du chemin du bien et l'homme se retrouve complètement malade de lui-même. Ainsi Nietzsche affirme : *« Le prêtre ascétique a gâté la santé de l'âme chaque fois qu'il a pu dominer»*.[41]

Tout cela trouve son remède chez le prêtre : l'ascétisme. Il parviendra au pouvoir quand il réussira à mettre tous ces enseignements dans la conscience de tout le monde. En ce moment, tout le monde entier souffrira et aura besoin de lui. Par conséquent il sera le maître, le berger de tout le monde. Il pourra enfin exercer sa tyrannie qui constitue son but ultime. Car l'instinct fondamental de tout homme est « la volonté de puissance ».C'est cette volonté qui pousse le prêtre à passer par tous les moyens pour se placer au sommet de la hiérarchie sociale.

Par la suite, le philosophe pose son regard critique sur les hommes de science. C'est alors qu'il découvre que la science elle-même n'est que l'achèvement du christianisme. Elle manque de but précis et cache beaucoup de choses pour la simple raison qu'elle est dépendante. Par exemple certains résultats des recherches scientifiques ne sont pas rendu public parce qu'ils sont contraires

[39] *Ibid.*, p. 145.
[40] *Ibid.*, p.144.
[41] *Ibid.*, p. 163.

aux principes religieux. Les incrédules qui se disent libres ne le sont pas dans la réalité. *« Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient des esprits libres : car ils croient encore à la vérité »*.[42]

La science et la religion s'entendent donc sur « la valeur de la vérité » et cela fait d'elles des alliées.

> *« L'un et l'autre, la science et l'idéal ascétique, se tiennent bien sur un seul et même terrain_ je l'ai déjà donné à entendre_ : à savoir celui de l'égal surestimation de la vérité (plus exactement : de la foi égale dans le caractère inestimable, incritiquable de la vérité), c'est justement par-là qu'ils sont nécessairement alliés, _ de telle sorte que, si on les combat, on ne peut les combattre et les mettre en question qu'ensemble»*.[43]

Elles se posent même sur les mêmes bases : la recherche de la vérité. S'il y a eu des victoires de la science et des hommes de science, il faut reconnaître qu'il n'y a jamais eu de victoire de la science sur la religion. Aussi, pour le commun des mortels, le christianisme est une forme de vie qui permet de se délivrer de la souffrance et de se voir meilleurs que le monde terrestre.

Pour finir, chez le saint, l'ascétisme conduit à l'état où règne le mystère. Un état où il n'y a ni bien ni mal, « un état par-delà le bien et le mal ». Cet endroit est tranquille, paisible pour qu'il se repose dans la quiétude parfaite. Dans cet état rien ne peut le perturber ; étant donné qu'il n'y a rien ; tout y est néant. Et il va se fondre dans ce néant.

De tout ce qui précède, on retient que chez l'artiste le christianisme n'a pas de sens ; au niveau du philosophe, il est ce qui délivre de la souffrance ; pour le prêtre, il est la foi sacerdotale et l'instrument qui permet d'accéder au pouvoir ; selon des hommes de science, le christianisme facilite l'accès à la vérité ; en ce

[42] *Ibid.*, p. 169.
[43] *Ibid.*, p. 172.

qui concerne le commun des mortels , il rend l'homme meilleur ; quand enfin, au saint, l'ascétisme autorise l'homme à se confondre au néant qui constitue l'état supérieur. En conclusion, il ressort que l'ascétisme chez l'homme est ce qui délivre de la souffrance. L'homme souffrait du fait qu'il n'arrive pas à trouver le pourquoi de sa souffrance. Le christianisme lui donne le pourquoi. Il l'accepte de façon instinctive sans examen critique pour en vérifier la consistance. Parce qu'il *« préfère encore le néant plutôt que de ne pas vouloir du tout… »*.[44]

[44] *Idem*. , p. 181.

Chapitre 3 : Portée et Limites de la philosophie nietzschéenne du nihilisme

3.1- La Portée du nihilisme chez Nietzsche

Les mérites du nihilisme dans cet ouvrage de notre étude sont nombreux. Pour les découvrir il suffit de le lire. Dès la première dissertation, le philosophe aborde la question de l'origine des valeurs morales qui font tant d'attention et de respect chez l'homme. Il arrive à la conclusion que ces valeurs sont d'origine humaine et non divine et que leur avenir dépend de la volonté de l'homme lui-même. Il ne faut donc pas croire qu'elles sont absolues et au-dessus de toute critique. Cela me permet de me soulager de la contrainte de certaines règles morales qui peuvent entraver, d'une certaine manière, mon bien être et m'empêcher de vivre heureux. C'est le cas par exemple d'une référence biblique, d'un passage du Sermon sur la montagne (Mt 5) : *« Si ton œil doit entraîner ta chute, arrache-le »*.

Aussi, Jésus n'a-t-il pas enseigné qu'un homme qui regarde la femme d'autrui en la convoitant, a déjà commis l'adultère ? Cela prouve que je suis déjà condamné avant l'acte et vit avec le sentiment de culpabilité. Aussi, le principe moral qui ordonne à l'homme de ne jamais mentir est impossible à respecter à la lettre. Il y est des circonstances dans lesquelles l'homme se trouve dans une nécessité pressante de mentir. Si je dois mentir pour me sauver ou sauver quelqu'un d'autre, au nom de quoi je ne dois pas violer ce principe; surtout que l'étude de cet ouvrage me donne le courage sur ce point. A bien considérer les choses, on voit que celui qui se mettra à respecter tous ces principes sera, à tout instant de sa vie, malheureux. Pour cette raison, l'auteur dit que l'homme qui parvient à s'affranchir de la moralité des mœurs est du coup supérieurs aux autres. Rien ne peut désormais l'arrêter dans ces agissements et il se place au-dessus des autres.

La portée de cet ouvrage se constate aussi au moment où l'auteur a réussi à nous faire comprendre que pour être heureux dans sa vie, il faut être capable d'oublier tous les évènements de sa vie, même les pires. Cela n'est pas faut. Un

homme qui n'arrive souvent pas à oublier le plus rapidement possible les mauvais évènements de sa vie, finira par tomber malade de l'un de ces évènements. C'est le cas par exemple de ceux qui, suite à un fait fâcheux de leur vie, deviennent défaillants mentalement.

Encore, la façon dont le philosophe explique le phénomène de la mauvaise conscience est admirable. Il en explique avec aisance et nous met en garde contre la mauvaise conscience qui n'est pas le sentiment de remords, mais un sentiment qui naît du fait que l'homme s'interdit de vivre conformément à la nature. C'est que la nature a donné à l'homme les tendances pour qu'il les satisfasse. Mais celui-ci les refuse et cherche même à les supprimer pour se ressembler à un être qu'il n'a jamais rencontré dans le monde et qui n'existe nulle part. Et de là naît la souffrance. La leçon à en tirer est que le bonheur n'est jamais en dehors de l'homme lui-même. Sur ce point, Nietzsche n'est pas le seul. Freud aussi a appréhendé ce problème de l'homme quand il aborde la question de l'inconscient. Cet inconscient qui n'est rien d'autre que la manifestation des désirs et des pulsions qui ont subi le refoulement de la conscience et des interdits sociaux. Il suit le même chemin que Nietzsche quand il dit que le moi est maître de sa maison mais ne gouverne pas. Cela n'est pas différent de ce que pour Nietzsche, c'est les tendances corporelles qui guident l'homme et non la raison.

Enfin, la façon dont Nietzsche, dans cet ouvrage, voit les religions, surtout la religion chrétienne et sa morale ascétique est impressionnante. Ce n'est pas qu'il ait une haine insensée contre les religions ; mais c'est la façon, comme il le dit lui-même, dont les représentants de cette religion apprécient notre monde qui n'est pas du tout bonne. Ils considèrent le monde et tout ce qui s'y trouve comme étant vain et nuisible. Il faut donc chercher le bonheur en dehors de ce monde. Voilà que le bon monde dont il parle est en question. Alors le mieux ne serait-il pas de se donner à ce qui est réel et dans lequel on vit réellement ? A ce niveau le philosophe n'a pas tort. Ne dit-on pas souvent que pour être heureux, il faut se contenter de ce qu'on a ? Mais le chrétien refuse de se contenter de ce qu'il a et

veut avoir ce que l'homme n'a jamais rencontré depuis que le monde existe. Jean-Paul Sartre a bien compris la situation au moment où il pense que le problème de l'homme n'est pas celui de l'existence ou non de Dieu. Que Dieu existe ou n'existe pas, ce n'est pas là le problème. Or, Karl Jaspers appréhende le même problème quand il dit : *« L'englobant, pour ma conscience, reste obscur »*.[45] Pour être heureux, l'homme n'a pas à remuer le ciel ; il n'a qu'à se poser seulement au sol ; à s'accepter tel qu'il est et à vivre conformément à ses potentialités naturelles. Il n'existe pas mieux ailleurs. Pour cela nous pouvons dire que si le moraliste est celui dont les conseils sont utiles à l'homme, notre auteur est un moraliste. Pour finir, il est important de remarquer que la façon dont notre auteur procède pour établir sa philosophie est bonne. Il procède par enquête ; ce qui lui permet d'aboutir à des conclusions acceptables.

Nous considérons que les côtés positifs du nihilisme peuvent être utiles pour notre monde contemporain, surtout pour le cas de l'Afrique notamment le Bénin. Avec l'avènement de la mondialisation on assiste à un mélange de culture. C'est dans ce mélange de culture que l'africain, surtout le béninois, a découvert les religions dites révélées. Et comme lui aussi avait en face le problème de la souffrance humaine et ne savait à quel saint se vouer, il les embrassa. Ainsi ces religions sont devenues les nôtres.

Or le problème vient au moment où l'on constate que dans l'atmosphère de ces religions, particulièrement celle chrétienne, il existe deux catégories d'individus : ceux qui sont aisés et ceux qui ne le sont pas. Ceux-ci sont pour la plupart majoritaires et ignorants de ce qu'ils adorent sans le savoir. Bon nombre d'entre eux pense que c'est à Dieu de tout faire pour eux et que tout ce qui l'arrive est la volonté de Dieu. Il n'est pas rare de les entendre dire : au nom de Jésus ; quand le moindre danger se manifeste à leurs alentours. Ils remplissent les Eglises et embrassent tout ce qu'on leur enseigne dans ces lieux sans esprit critique. A

[45] Karl Jaspers, *Introduction à la philosophie*, trad. Jeanne HERSCH, Paris, édit. Plon, 2012, p 29.

contrario, les aisés sont minoritaires. C'est eux qui font construire des Eglises en surnombre dans tous les coins du pays. Par exemple, à Calavi, dans un quartier, on rencontre des dizaines d'Eglises. On peut se demander ce qui est à la base de ce phénomène.

Le constat est que les propriétaires d'Eglises deviennent très tôt riches alors que les fidèles ne le deviennent pas. Alors, celui qui maîtrise à peine la Bible, fait tout ce qui est en son pouvoir pour avoir un lieu où il pourra inviter la population à adorer le seigneur Jésus. Cela le permettra lui aussi de devenir riche. L'autre chose est que dans ces religions, surgissent des divisions entre frères. Puisque dans la conscience des uns, seul le christianisme est la meilleure religion. Alors que chez les autres, seul l'islam est bon. Pour les autres encore celui qui ne se retrouve pas dans une religion révélée est un diable. De là naissent des conflits qui n'aident personne. Comme on le constate, de telles circonstances ne favorisent pas le développement. L'apport du nihilisme à ces circonstances pourra en être utile. Chacun pourrait prendre conscience de qui il est et de comment se comporter pour qu'il y ait harmonie et équilibre dans la société.

3.2- Les Limites de la conception nietzschéenne du nihilisme

Malgré ses côtés positifs, le nihilisme comporte aussi des insuffisances. Par exemple, on est d'accord que la volonté de puissance est l'instinct fondamental de l'homme. Cependant, cet instinct, si on le laisse libre cours, ses conséquences seront désastreuses pour l'espèce humaine. Imaginons une société qui autorise en son sein le désir de persécution. Chacun se lèvera contre chacun et ils se détruiront .La société ne peut pas exister dans ces conditions. Montesquieu avait bien compris que l'homme est dominé par cette volonté. La différence entre lui et Nietzsche est qu'il a su que cet instinct de l'homme est destructeur. C'est d'ailleurs ce qu'il exprime à travers cette célèbre formule : C'est une expérience éternelle que tout homme qui a des pouvoirs est porté à en abuser… L'abus du

pouvoir est une façon d'exprimer sa volonté de puissance. Mais pour éviter cette gangrène sociale, Montesquieu propose une solution en continuant : Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir il faut que par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir.

Ensuite, notre auteur parle de la venue du surhomme comme un visionnaire et ne propose pas des conditions favorables à sa venue. Le surhomme n'était-il pas déjà là ? Ce qu'il n'avait pas compris est que l'homme du présent constitue un surhomme pour celui du passé. L'homme du présent fait toujours plus que l'homme du passé et l'homme du futur fera plus que celui du présent. C'est les conditions de la société dans laquelle l'homme vit qui le forment et le transforment. Ainsi, l'homme est le produit des circonstances. Pour qu'il soit grand, il faut le mettre dans les conditions qui le permettront à être grand. C'est ce que Nietzsche a oublié d'indiquer pour son surhomme à venir.

Enfin, dans notre monde contemporain on ne peut pas mépriser la vie collective comme le fait Nietzsche. La vie aujourd'hui sans la collectivité et les groupes est l'impossible. Parce qu'à un moment donné les hommes se retrouvent en face d'un défi commun. Pour relever ce défi, ils doivent alors se mettre ensemble. Et pourtant, le philosophe à le mépris du collectif. Aussi, la réjouissance est souvent agréable quand on est au milieu de ses semblables. Notre auteur devait comprendre qu'aucun homme ne peut être suffisamment fort pour se suffire. Quel que soit notre puissance, on a toujours besoin d'un autre, même le plus petit, pour se compléter.

En dehors de tout ce qui vient d'être développé, il y a dans cette philosophie quelque chose qui ne va pas du tout. La tendance de Nietzsche qui consiste à vouloir ramener l'être humain au même rang que l'animal. De telle sorte qu'il n'y ait pas de distinction entre l'animal-homme et l'animal-bête. On se penchera sur ce point dans notre développement suivant.

IL est évident que notre philosophe a mené des investigations sur les valeurs morales et religieuses pour dévoiler la vérité. Parce qu'il ne voulait pas être

conduit par les principes auxquels il a des doutes sur la légitimité de leur autorité et de leur valeur. Il y découvre ce qui était caché. Il est arrivé à la conclusion que toutes les valeurs qui ont conduit l'espèce humaine depuis lors jusqu'aujourd'hui sont nulles et n'ont aucun sens. Par conséquent, qu'il faut « s'arracher avec violence » à ses valeurs. C'est cette conclusion qui dérange la conscience. Car la volonté du philosophe est de supprimer ce qui différencie l'homme de la bête. Nous sommes d'accord que ce ne sont pas tous les principes moraux qui sont bons. Il existe des principes moraux qui sont contradictoires à la vie. C'est le cas du purisme qui suppose que, pour être parfaitement moral il faut supprimer ses organes de sens ou, s'il le faut, ne plus vivre.

Cependant, ce n'est pas pour autant suffisant pour que l'on cesse à être un être moral. Il existe de bons principes. C'est même ces principes qui ont guidé l'homme durant tout son parcours sur la terre. Que serait même le sort de l'espèce humaine sans les principes moraux et religieux ? Sans principes, l'homme allait vivre exactement comme les autres animaux. Ou bien il allait disparaître en s'autodétruisant. Puisque, dominés par le désir de « persécution » et de faire « souffrir », les hommes allaient s'entretuer. A ce niveau, on voit bien que la pitié a joué un grand rôle dans la conservation de l'espèce humaine. Elle constitue un frein au désir de persécution et de faire souffrir dont parle Nietzsche. Or Jean-Jacques ROUSSEAU ne pense pas autrement quand il dit : *« Il est donc certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce»*.[46] Les valeurs morales et religieuses constituent alors un frein à certaines tendances naturelles de l'homme qui pouvaient être nuisibles à l'espèce. C'est pour cette raison qu'un homme qui s'abandonne uniquement à ses désirs corporels est semblable à un véhicule sans freins ; soit on ne la roule pas, soit on la roule et on fait des dégâts. Les freins, ce sont les normes morales et sociales.

[46] ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Hachette, Paris, 1997, p. 66.

Or de même que, pour être en sécurité avec les autres il faut doter des freins à son véhicule, de même pour être libre avec ses semblables, il faut vivre en être moral. Parce que l'homme est essentiellement différent de la bête. La nature a donné des facultés à l'homme qui sont pour la plupart différentes de celles des bêtes. Et c'est ce que Nietzsche n'a pas compris. Ou bien il refuse de voir que, de même que la nature a doté à l'homme des tendances pulsionnelles, de même elle lui a doté la faculté de distinction pour qu'elle lui soit utile. Il doit se servir de cette faculté pour faire la part des choses. Et c'est ce qu'il fait en utilisant cette faculté qui est la raison, sous forme de normes, de principes moraux et religieux. Si l'homme est un être de désirs et de pulsions, il est aussi par nature un être raisonnable. Existe-t-il de différence entre un être moral et un être de raison ? S'il n'y a pas de différence, alors l'homme est naturellement moral et ne peut pas être autrement. Autrement dit, c'est la raison que la nature elle-même a doté à l'homme qui permet à ce dernier de se doter à son tour des valeurs. Puisque, sans la raison qui est naturelle, l'homme ne pouvait pas se doter des valeurs.

Par conséquent, c'est la nature elle-même qui a doté la morale à l'homme par l'entremise de la raison. Alors, au lieu de vouloir être amoral pour exprimer, sans limites, sa volonté de puissance, il serait mieux de savoir que l'homme est consubstantiellement moral.

CONCLUSION

En somme, le nihilisme chez Nietzsche est une attitude, une volonté de vivre dans le mépris de ses propres tendances naturelles, parce que Dieu veut qu'il soit ainsi. Cette attitude est le propre de ceux qui pratiquent des religions dites révélées, particulièrement le christianisme. Ils font usage de pratiques et de principes qui leurs permettent d'atteindre leur but. Ce but n'est rien d'autre que selon le philosophe du nihilisme. Ainsi, le châtiment dont l'usage perverti et rend pire l'être humain est l'une de ces pratiques.

La mauvaise conscience, quant à elle est l'état maladif d'une personne provoqué par la stigmatisation des tendances naturelles de l'homme. En ce qui concerne les valeurs morales, elles sont l'ensemble de principes moraux et religieux qui s'imposent à l'homme dans sa conduite dans le monde. Elles ne sont pas absolues parce qu'elles ne viennent pas du ciel. L'idée de deux mondes est la représentation, par l'esprit humain, d'un monde autre que celui dans lequel nous vivons et qui est supposé nous recevoir après la mort. N'ayant pas de preuve, ce monde n'est qu'une illusion qui fait peiner l'homme. L'ascétisme, pour finir, est une pratique morale et religieuse qui consiste à ne pas considérer les plaisir charnels et à désirer la douleur pour plaire à Dieu. Tout cela est contraire à l'essence de la vie humaine considéré comme « la volonté de puissance».

Mais au-delà de sa portée, cette philosophie a des limites. La volonté de puissance de Nietzsche est nuisible à l'espèce humaine quand elle n'est pas encadrée. C'est pourquoi l'être humain ne peut pas se débarrasser de tous les principes moraux et religieux. Aussi, ces principes ne sont pas différents de la raison humaine. Pour son bonheur, l'homme doit concilier sa volonté de puissance et les principes qui conduisent sa vie en faisant le tri des valeurs morales et religieuses afin de ne se laisser conduire que par des bons principes.

Références Bibliographiques

1- Ouvrages spécifiques

NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Traducteur Georges-Arthur Goldschmith, Paris, Max-milo, 2006.

NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain*, Paris, Gallimard, 1988.

NIETZSCHE Friedrich, *La Généalogie de la morale*, traduction Eric BLONDEL, Paris, Flammarion, 1996.

NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard, 1989.

NIETZSCHE Friedrich, *Le Gai savoir*, Paris, Gallimard, 1982.

NIETZSCHE Friedrich, *Un destin tragique*, Paris, Novalis, 2005.

2- Ouvrages généraux

ANDREAS-SALOME Lou, *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2004.

GOEDERT Georges, *Nietzsche disciple de dyonisos—une introduction à son œuvre*, Paris, L'Harmattan, 2005.

HASSAN Afnakkar, *La République de Nietzsche*, Paris, Editions universitaires européennes, 2018.

3- Autres ouvrages

BOURDIN, *L'œuvre de nietzschce—Paradoxe de l'esprit*, Paris, Breal, 2007.

KARL Jaspers, *Introduction à la philosophie*, trad. Jeanne HERSCH, Saint-Amand-Montrond, Paris, Plon, 2012.

LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2016

LAROUSSE, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Librairie Larousse, 1979

Le petit Larousse Grand format, Paris, éd. Larousse, 2005

PLATON, *La République*, trad. Pierre Pachet, Trebaseleghe, Paris, Folio, 2012.

ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, éd. Hachette, 1997

RUSS Jacqueline, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, éd. Bordas, 2004

Table des Matières

Dédicace **1**

Remerciements **2**

Résumé **3**

Sommaire **4**

INTRODUCTION **5**

Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et Présentation de *La Généalogie de la morale* de Nietzsche **7**

1.1-Clarification conceptuelle 7

a-Le nihilisme 7

b-La morale 10

1.2-Présentation de *La Généalogie de la morale* 12

a-La structure 12

b-Le résumé 15

Chapitre 2 : Le nihilisme dans *La Généalogie de la morale* de Nietzsche **16**

2.1- Les valeurs du nihilisme 16

a-La volonté de puissance 16

b-Le dualisme entre le bon et le mauvais 19

2.2- La mauvaise conscience 23

a-Le ressentiment de la faute 23

b-L'idéal ascétique 29

Chapitre 3 : Portée et Limites de la philosophie nietzschéenne du nihilisme **37**

3.1- La Portée du nihilisme chez Nietzsche 37

3.2- Les Limites de la conception nietzschéenne du nihilisme 40

CONCLUSION **44**

Références Bibliographiques **45**

Table des Matières **47**